

Le 16 octobre 1925, les accords de paix de Locarno, entre les principaux belligérants étaient enfin signés. Plus de 5 ans après la fin des combats ; il y a donc presqu'exactement 100 ans.

Participer aujourd’hui, en cette année 2025, à cette commémoration du 11 novembre, c'est donc commémorer la fin des combats de la 1^{ère} Guerre Mondiale, mais c'est aussi commémorer le retour de la paix en Europe, ce qui n'est pas la même chose.

Nous savons aujourd’hui que cette paix fut courte, tant elle était fragile, faite d'accords imparfaits. Mais les gens, de l'époque, civils, soldats, anciens combattants, s'ils avaient conscience de cette fragilité, pouvaient avoir l'espoir que cette guerre serait bien la « Der des Der », comme on le disait à l'époque. Que leurs dirigeants sauraient préserver la vie des citoyens, à l'avenir. C'était sans compter sur la montée des nationalismes.

1925, c'est aussi le début de la construction de la « maison des défigurés », autrement dit « les gueules cassés » comme on les appelait à l'époque. Sur les 388 000 mutilés, 15 000 étaient touchés au visage et en porteraient les séquelles toute leur vie. L'après-guerre a été marquée par la présence dans la société de toute une partie de la population dont la souffrance se lisait, au sens propre, sur le visage, sur le corps.

La situation actuelle ressemble, par bien des côtés, à celle de 1925, à ceci près que, chez nous, en Europe, la guerre n'est pas terminée, elle se poursuit, à nos portes, en Ukraine.

Partout dans le monde, d'innombrables citoyens espèrent de leurs dirigeants la sagesse de ne pas faire la guerre, ou tout au moins d'arrêter celles qui sont en cours, comme l'espéraient ceux de 1925. Mais, dans le même temps nous voyons monter cette vague nationaliste et populaire qui touche même les plus vieilles démocraties, menaçant l'ordre mondial qui nous a assuré 70 ans de paix, mettant en avant non la fraternité, mais l'exclusion, la haine de tout ce qu'ils ne sont pas, de l'autre en général.

Partout, la violence, militaire, politique, sociale aussi – ne l'oublions pas – gagne du terrain, et les morts, les blessures physiques ou psychologiques deviennent à ce point notre quotidien que, parfois, on serait tenté de n'y faire plus attention. Sans doute est-ce là le comble de l'horreur.

En ce jour de commémoration, c'est donc aux victimes de guerre que je pense, toutes les victimes. Civils et militaires, morts ou blessés graves, traumatisés à vie ; veuves et orphelins. Aux victimes des guerres d'hier et des guerres d'aujourd'hui qui, avec les nouveaux engins de mort qui envahissent les champs de batailles – je veux parler des drones – nous font redécouvrir l'horreur des traumatismes physiques les plus effroyables.

Combien de mutilés en Ukraine, combien aussi en Russie victimes d'un pouvoir devenu fou, qui garderons des séquelles à vie... ? Certes, la médecine a fait d'énormes progrès, mais qu'en est-il de la souffrance ? Celle de ne plus être ce que l'on a été et de devoir passer sa vie avec ce sentiment ?

Mais je pense aussi aux autres victimes, celle de la violence sociale, de l'exclusion, de la stigmatisation, dans un monde où l'argent et le repli sur soi au nom d'une liberté dont on a oublié le sens, semblent n'être que les seules valeurs qui aient le vent en poupe, ce vent mauvais du populisme, du moi-d'abord, qui déstructure les sociétés patiemment construites, certes imparfaites, mais qui garantissent des droits au plus grand nombre, si ce n'est à tous.

Je pense donc à tous ceux qui ont souffert ou souffrent dans leur chair, mais aussi dans leur être. Car s'il y a des blessures en apparence plus graves que d'autres, la souffrance elle, est commune à toutes les victimes.